

Zeitschrift: Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire
Band: 6 (1999)
Heft: 1

Artikel: A propos de l'oubli des revues antifascistes romandes
Autor: Clavien, Alain
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-16580>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A PROPOS DE L'OUBLI DES REVUES ANTIFASCISTES ROMANDES

ALAIN CLAVIEN

L'Eveil, Connaître, L'Antifasciste, La Bise, La Semaine, Chez nous, Alerte! Les gaz, Le Canard libre, Traits... Ces revues antifascistes romandes des années '30 et '40 sont aujourd'hui méconnues.¹ Elles ont pourtant bel et bien existé, elles se sont efforcées de faire entendre une voix différente, lucide souvent – le recul historique permet d'en prendre la mesure. Une voix qui tranchait avec les discours dominants tenus alors sur la guerre d'Espagne, l'antisémitisme, le fascisme mussolinien ou le nazisme... En les feuilletant aujourd'hui, on ne peut s'empêcher de regretter l'oubli dans lequel ont sombré ces petits périodiques.

Je ne vais pas m'attarder sur une étude de contenu ni présenter ici les premiers résultats d'une recherche en cours. La logique du dossier proposé par *traverse* commande un point de vue qui peut se résumer par cette question: pourquoi donc ces revues n'ont-elles pendant si longtemps laissé aucune trace dans la mémoire historique?

LE POIDS DE LA MEMOIRE OFFICIELLE DE LA GUERRE

Dans un livre récent, Luc van Dongen a détaillé les péripéties qui voient, la guerre à peine finie, se mettre en place une mémoire officielle, sélective, mais rapidement admise et bientôt dominante, du rôle de la Suisse durant les années sombres.² Un des axiomes de base de cette construction mémorielle est qu'il n'y a jamais eu en Suisse de résistants et de collaborateurs, de fascistes et d'antifascistes; l'image d'une poignée de traîtres, individus désaxés et isolés, opposée à l'écrasante majorité saine de la nation, d'abord forgée pour la période de guerre, va voir bientôt son usage s'étendre à la période précédente des années '30. Le bloc compact de cette histoire officielle s'impose pendant de longues années, malgré quelques accrocs; il faudra attendre l'arrivée d'une nouvelle génération d'historiens, nés vers 1940, pour le voir se lézarder. Dans un premier temps, les acquis des recherches historiques restent confinés à un cercle étroit de spécialistes et n'ont aucun impact sur le mythe servi au bon ■ 67

peuple. Le début des années '80, avec notamment la parution de la *Nouvelle histoire de la Suisse et des Suisses* et les polémiques médiatiques soulevées par le chapitre de Hans Ulrich Jost qui vulgarise toute une production scientifique critique, marque un tournant, le début de la fin d'une longue période de glaciation historique. Assez logiquement, la révision de l'histoire officielle s'est menée sur le mode de la dénonciation, en révélant les attermoissements, les ambiguïtés et les compromissions d'une partie de la bourgeoisie et de la classe dirigeante suisses, dès les années '30 et durant la guerre. On ne s'étonnera pas que ce combat longtemps difficile n'ait pas offert d'espace pour s'attarder sur le détail de manifestations antifascistes, sauf à rappeler de manière générale les positions des partis de gauche.

LES SILENCES DE L'HISTOIRE OUVRIERE

Les historiens du mouvement ouvrier auraient pu, eux, mettre en évidence ces revues, mais, ampleur de la tâche et choix idéologiques obligent, ils privilégièrent les mouvements sociaux plus que les intellectuels, la gauche communiste plus que les socio-démocrates, les appareils plus que la culture. Or, à côté de *Connaître*, communiste, nombre de revues antifascistes ont pour promoteurs des membres de la gauche démocratique, voire même des bourgeois libéraux et démocrates. Ainsi *L'Eveil*, «revue non-conformiste» comme le revendique son sous-titre, est lancé au printemps 1932 (avant même l'apparition de la revue *Esprit*) par quelques intellectuels qui renvoient dos à dos fascisme et communisme. Parmi les signatures régulières de *L'Eveil*, on relèvera celle de Serge Karcevski, professeur de linguistique à Genève, celle du pédagogue Adolphe Ferrière et celle du psychologue et poète Louis Charles-Baudoin, celle du philosophe existentialiste russe Léon Chestov. De son côté, émanation des milieux syndicaux neuchâtelois, la revue *Chez Nous* renvoie elle aussi dos à dos fascisme et communisme pour promouvoir une «solution suisse» au problème social, dans le sillage du Mouvement des Lignes directrices. Ces positions manquaient peut-être d'un éclat révolutionnaire suffisant pour retenir l'attention des historiens du mouvement ouvrier...

LES ŒILLERES DE LA CRITIQUE LITTÉRAIRE

Il est un autre domaine spécialisé de la recherche qui aurait pu considérer d'un œil intéressé quelques-unes de ces petites revues antifascistes: l'étude de la littérature romande. Car certaines de ces revues font preuve d'un intérêt

très marqué pour l'actualité culturelle. Le sous-titre du mensuel *Connaître* n'est-il pas «la politique. les arts. la littérature»? Daniel Anet y anime une chronique des livres et des revues substantielle et attentive à la production locale, tandis que la revue publie de brefs articles historiques et des extraits d'œuvres romanesques – Rousseau, Dos Passos, Paul-Louis Courier, Rafael Alberti... – conformément à son programme: redonner au peuple une culture dont ses adversaires l'ont privé en la monopolisant à leur seul avantage. De son côté, l'hebdomadaire *La Semaine* ne voue-t-il pas une attention particulière à la littérature et à la peinture romandes, consacrant de longues études à Charles Ferdinand Ramuz, Edmond Gilliard ou Clarisse Francillon, publiant des nouvelles et des poèmes de débutants prometteurs comme Corinna Bille ou Georges Haldas, rendant compte des expositions d'Alice Bailly, d'Ernest Pizzoti, de Philippe Hainard, de Louis de Meuron, etc., réservant régulièrement une chronique à Hélène Rieder qui suit avec attention les concerts de l'Orchestre romand?

De tels états de service auraient dû assurer à ces deux revues une postérité, seulement voilà... Toutes proportions gardées, l'histoire de la littérature romande a connu les mêmes affres que l'histoire générale suisse. En effet, la grande majorité des acteurs de la vie culturelle romande des années '30 se sont retrouvés pris dans l'orbite maurrassienne. Certains y sont engagés très activement; que l'on songe à tous les collaborateurs du *Pilori* et de *L'Union nationale* de Géo Oltramare: René-Louis Piachaud, Henry Spiess, Alexandre Cingria, Jacques Aeschlimann, Albert Chavaz, François Baud;³ que l'on songe à Jean Cuttat, Rodo Mahert ou Lucien Marsaux...⁴ D'autres furent des satellites plus passifs mais qui dévoilèrent pourtant leur position à l'occasion de deux pétitions d'intellectuels successives qui vont tracer une ligne de démarcation entre deux groupes d'inégale importance.

La première de ces pétitions (mars 1937) prend la défense de Charles Maurras emprisonné pour appels au meurtre répétés à l'encontre de la «raclure de juif» Léon Blum. Les signataires louent la haute tenue de la pensée de l'écrivain antisémite français et le prient de bien vouloir accepter, à l'occasion de cette épreuve difficile, «l'hommage de leur sympathie reconnaissante». Parmi eux, une trentaine d'écrivains, dont, outre ceux cités ci-dessus, Charles Ferdinand Ramuz, Gonzague de Reynold, Emmanuel Buenzod, Edouard Martinet, Jean Violette, Bernard Bouvier, Jean-Paul Zimmermann, etc. En octobre 1938, la deuxième de ces pétitions demande au Conseil fédéral de revenir sur l'interdiction prononcée à l'encontre de l'antifasciste *Journal de la Société des Nations*. Elle réunit une centaine de paraphes; beaucoup de professeurs et d'avocats, mais cinq «hommes de lettres» seulement: Edmond Gilliard, Albert Béguin, Marcel Raymond, Maurice Kues, Jean Hercourt... Même si ces deux ■ 69

pétitions ne sont qu'un indice et qu'il ne faut pas sur-interpréter la présence ou l'absence de certaines signatures au bas de l'un ou l'autre textes,⁵ reste qu'elles montrent éloquemment où se situent les préférences de la majorité des hommes de lettres et artistes romands de ce temps.

Tout comme le parti libéral-conservateur genevois préfère, après-guerre, ne pas trop évoquer son alliance avec l'Union nationale, tous ces artistes ne tiennent pas particulièrement à rappeler leurs penchants politiques des années sombres. Cet exercice d'amnésie partielle sera d'autant plus facile qu'il est partagé par toute une élite intellectuelle, de René Leyvraz à René Payot,⁶ de Marcel Regamey à Eddy Bauer, etc. Issus de cette mouvance murrassienne, les premiers historiens de la littérature en Suisse romande vont «officialiser» cette amnésie. Il n'est qu'à songer à Myriam Weber-Perret qui, avec son livre *Ecrivains romands 1900–1950*, pose un premier jalon fondateur, avant de lancer en 1962 l'Alliance culturelle romande.⁷ Admirateur fervent du pétaï-niste Edmond Jaloux qui connut des problèmes à la Libération, et disciple dévoué de Gonzague de Reynold, Weber-Perret écrit un livre qui évite avec soin toute allusion politique pour se concentrer sur la seule «œuvre»; il réussit ainsi à évoquer la production théâtrale de Georges Oltramare sans souffler un seul mot de sa carrière politique...⁸ Son livre est accueilli avec enthousiasme par ceux-là même qui sont concernés. Dans la revue *Rencontre*, quelques jeunes écrivains, Henri Deblüe, Yves Velan ou Georges Haldas, tenteront bien de récriminer et de réclamer que l'on redonne au social, à l'histoire et à la politique la place qui leur revient, leurs voix restent sans écho.⁹ Les années suivantes, cet escamotage prudent de la politique se perpétue avec des chercheurs qui n'ont rien à dissimuler, mais qui préfèrent, par choix méthodologique, privilégier l'«œuvre» et la langue – sans pour autant être de purs textualistes. Gilbert Guisan, qui crée à l'Université de Lausanne le Centre de recherches sur les Lettres romandes, en est un exemple.¹⁰ A la fin des années 1960, il publie un ensemble de 6 volumes de correspondance centré sur Ramuz et ses contemporains.¹¹ Nombre de ces lettres sont amputées (mais les coupures sont honnêtement signalées) des passages qui semblaient inintéressants à Guisan: vérification faite en archives pour la période concernant mes recherches, soit 1900–1914, les fragments éliminés traitent soit de problèmes d'intendance soit de problèmes politiques... Dans la nouvelle génération, quelques-uns se montrent plus curieux du contexte,¹² mais la toute récente *Histoire de la littérature en suisse romande* (1997) dirigée par Roger Francillon reste aussi prudente que le veut la tradition, avec les dérapages classiques qui guettent ceux qui prétendent ne pas faire de politique. *La Semaine* ou *Connaitre* attendront donc sagement la prochaine synthèse (dans 30 ans?)

70 ■ pour être enfin admises dans ce genre d'ouvrages, alors que *Visages. Revue de*

littérature et d'art, où Georges Oltramare, Jules-Ernest Gross et autre Jean d'Eternod étalent sans pudeur leur antisémitisme, leur misogynie et leur haine de la démocratie, a droit à quelques lignes élogieuses qui la décrivent comme «résolument littéraire contre toute théologie raisonneuse»...¹³

UNE EVOLUTION PROMETTEUSE

Heureusement, du côté de l'histoire, les choses ont évolué. Aujourd'hui, étant donné les acquis généralement admis d'une histoire plus critique, avec le coup de pouce d'une histoire des intellectuels qui suscite des intérêts nouveaux, les blocages et les priorités qui avaient maintenu ces revues antifascistes dans l'oubli se sont atténués. Spécialiste de l'histoire du mouvement ouvrier, Pierre Jeanneret s'intéresse brièvement à *La Semaine*.¹⁴ A Fribourg, Francis Python propose à ses étudiants des séminaires consacrés à *La Semaine*, à *Chez Nous*, à *Traits*...¹⁵ Cette redécouverte va largement au-delà de la simple exhumation érudite de petites revues périodiques. Elle donnera des arguments pour mieux apprécier l'attitude des intellectuels romands de ce temps, pour nuancer aussi.¹⁶ D'une part, elle permettra de rendre hommage à la lucidité courageuse de quelques-uns et donc de redonner tout son sens à l'adjectif «résistant» dont beaucoup se sont parés abusivement. D'autre part, elle devrait empêcher que ne s'accrédite la légende des élites romandes toutes pétainistes. On a vu cette thèse se profiler de-ci de-là ces derniers mois, notamment dans la presse à propos du livre de Michel Caillat sur René Payot, qui banalise certaines attitudes en les généralisant abusivement, ce qui revient à dissoudre les responsabilités, à les absoudre au nom d'un prétendu «air du temps».

Notes

- 1 Cet ensemble de revues n'est pas homogène: certaines d'entre elles ont une vie éphémère, comme *Alerte! Les gaz* qui connaît une ou peut-être deux livraisons, d'autres sont plus solides comme *Traits* qui paraît régulièrement d'octobre 1940 à décembre 1945; certaines adoptent un ton satirique (*La Bise* ou *Le Canard Libre*); l'une est proche des communistes (*Connaitre*), d'autres se méfient des communistes... mais toutes sont animées d'un anti-fascisme clair, affirmé et militant.
- 2 Luc van Dongen, *La Suisse face à la seconde guerre mondiale. 1945–1948. Emergence et construction d'une mémoire publique*, Genève 1997.
- 3 Roger Joseph, *L'Union nationale 1932–1939. Un fascisme en Suisse romande*, Neuchâtel 1975, 107 sq.; Alain Clavien, «Georges Oltramare. Von der Theaterbühne auf die politische Bühne», in Aram Mattioli (Hg.), *Intellektuelle von rechts. Ideologie und Politik in der Schweiz 1918–1939*, Zurich 1995, 157–170.
- 4 Claude Hauser, *Aux origines intellectuelles de la Question jurassienne. Culture et politique entre la France et la Suisse romande (1910–1950)*, Courrendlin 1997.

- 5 Mais on relèvera que les initiatives résistantes romandes les plus clairement affirmées pendant la guerre seront le fait des signataires de la pétition de 1938: E. Gilliard est l'un des promoteurs de la revue *Traits* à laquelle collaboreront M. Kues et J. Hercourt; A. Béguin est à l'origine des *Cahiers du Rhône* alors que François Lachenal, qui n'est que jeune étudiant en droit lorsqu'il signe la pétition, se risquera au dangereux rôle de passeur pour fournir aux éditions des Trois Collines qu'il dirige des manuscrits d'Aragon, d'Eluard ou de Seghers tout en collaborant lui aussi à *Traits*.
- 6 Sur Payot, voir l'exercice de dévoilement de Michel Caillat, *René Payot. Un regard ambigu sur la guerre*, Genève 1997.
- 7 Simon Roth, *Aux origines de l'Alliance Culturelle Romande. Weber-Perret, un itinéraire dans le monde des lettres*, Fribourg 1996 (mémoire non publié).
- 8 Myriam Weber-Perret, *Ecrivains romands 1900–1950*, Lausanne 1951, 72. L'ouvrage est dédié à Jaloux.
- 9 Roger Francillon, Claire Jaquier et Adrien Pasquali, *Filiations et filatures. Littérature et critique en Suisse romande*, Genève 1991, 114 ss.
- 10 Alfred Berchtold en est un autre, avec sa fameuse thèse *La Suisse romande au cap du XX^e siècle*, Lausanne 1963.
- 11 *Ramuz, ses amis et son temps*, Lausanne 1967–1968.
- 12 Voir, par exemple, Jérôme Meizoz, *Ramuz. Un passager clandestin des Lettres françaises*, Genève 1997.
- 13 Roger Francillon (dir.), *Histoire de la littérature en Suisse romande, tome II: de Töpffer à Ramuz*, Lausanne 1997, 245.
- 14 «La Semaine, un hebdomadaire antifasciste politique et culturel», *Cahier d'histoire du mouvement ouvrier* 7 (1991), 7–22.
- 15 Université de Fribourg/Chaire d'histoire contemporaine générale et suisse, *Programme 1997–1998*.
- 16 Jusqu'à présent, dans une volonté de démystification, les études ont largement privilégié les intellectuels de droite.

ZUSAMMENFASSUNG

ÜBER DAS VERGESSEN VON ANTIFASCHISTISCHEN ZEITSCHRIFTEN AUS DER WESTSCHWEIZ

Die westschweizerischen antifaschistischen Zeitschriften sind heute praktisch unbekannt. Sie haben unter der offiziellen Erinnerung gelitten, die seit Kriegsende zelebriert wird und die betont, dass es in der Schweiz weder Faschisten noch Antifaschisten gegeben habe. In der Absicht, diesen Mythos zu relativieren, haben sich die Historiker vor allem darauf konzentriert, einen Teil der politischen und ökonomischen Elite blosszustellen. Daneben waren die Vertreter der Arbeitergeschichte kaum an den Zeitschriften und an der Geschichte von Intellektuellen interessiert, während die Exponenten der Westschweizer Literatur – im Namen einer konstruierten Parteilosigkeit und aufgrund methodischer Überlegungen – für die eindimensionale Verachtung der politischen

Verstrickungen der Schriftsteller plädierten. Heute jedoch – dank der Erkenntnisse einer kritischen Geschichtsschreibung, die sich im Zuge der Debatten um die nachrichtenlosen Vermögen etabliert hatte, und vor dem Hintergrund der Bestrebungen einer erfolgreichen französischen Geschichte der Intellektuellen – hat man damit begonnen, die Zeitschriften aus dem Schatten herauszuholen. Ihre Wiederentdeckung wird es uns nicht nur erlauben, die Verhaltensweisen der Intellektuellen in jener Zeit besser zu verstehen. Sie wird auch dazu beitragen, Fragen nach Verantwortlichkeiten einschätzen zu können und uns damit zu vergegenwärtigen, dass sich einige mit klarem Verstand und Mut – selbst während der schlimmsten Zeiten – wussten zu behaupten.

(Übersetzung: Simone Chiquet)